

La Noblesse européenne au révélateur de 1914-1918 Ou La mort du chevalier chez Boulgakov, Proust, Roth

*Professeur Pierre-Yves Boissau
Université de Toulouse, Laboratoire LLA-Créatis*

Résumé : *L'article s'intéresse à trois œuvres de l'entre-deux-guerres européen, La Garde blanche de M. Boulgakov, Le Temps retrouvé de M. Proust et La marche de Radetzky de J. Roth. Ces trois romans jouent de façons diverses avec l'idée de fin de monde qui doit être mise en rapport avec la présence d'une figure jamais très loin du centre de l'intrigue et destinée à mourir, l'officier de cavalerie, héritier de l'idéal chevaleresque qui se sent désormais jeté dans un monde qui le dépasse. Les modalités de cette mort seront autant d'indices de la manière dont nos auteurs perçoivent la modernité mise en branle par une guerre où la masse et la technique jouèrent un rôle considérable.*

Mots-clés : *Cavalier, Chevalier, première guerre mondiale, mythe, modernité.*

Boulgakov (*La Garde blanche*), Proust (*Le Temps retrouvé*), Roth (*La Marche de Radetzky*)¹ : tous les trois s'emparent d'un événement historique, la guerre de 1914-1918, érigé par certains historiens en véritable borne historique puisqu'à leurs yeux c'est elle qui donnerait véritablement naissance au vingtième siècle. Elle joue donc dans la pensée de l'histoire un rôle charnière. En quelque sorte elle met fin à un monde et en inaugure un autre. Conflit de masse, elle vire rapidement en une boucherie qui met à mal l'humanisme nourri de l'héritage antique et de la pensée judéo-chrétienne. Elle consacre la victoire de l'Etat-nation, non que l'ère du nationalisme s'ouvre avec elle, mais parce qu'elle donne raison dans les différents traités de paix aux aspirations nationales, la conception française de l'Etat nation étant désormais considérée comme la norme. Les « empires de proie », pour reprendre un terme alors utilisé et présent chez Proust, sont effacés de la carte de l'Europe. L'empire austro-hongrois, défait, donne naissance à différents Etats qui appuient leur légitimité sur des critères objectifs de nationalité, entre autres parmi les populations slaves qui s'opposaient au pouvoir impérial et royal, la fameuse kakanie de Musil. L'Empire russe laisse place à un monde nouveau qu'au milieu des années 1920, il serait fou de croire éphémère. On ne s'étonnera donc pas de retrouver le mythe de l'Apocalypse dans les trois œuvres, de façon peut-être plus appuyée chez Boulgakov (présente en ouverture et en clôture) et

Proust (sous différentes formes), signe que le discours religieux a encore son mot à dire.

En donnant raison aux discours néo-jacobins, la guerre de 1914-1918 d'une certaine manière poursuit l'œuvre de la Révolution française et signe la fin de certaines valeurs senties déjà comme surannées voire pernicieuses. Née des armes, l'antique aristocratie semble définitivement périr dans ce conflit où le cavalier, hanté par la mémoire du chevalier, et la prouesse individuelle n'ont plus leur place : seule comptent la masse, c'est -à-dire la quantité indifférenciée, et la technique.

Il convient donc d'étudier la place de la guerre de 14-18 dans les romans de Boulgakov (publié en 1925, de manière incomplète puis en 1927 à Paris), de Proust (1927) et de Roth (1932).

Mikhaïl Boulgakov avant de livrer son célèbre *Maître et Marguerite* sur la Moscou des années 1930 avait écrit avec *La Garde blanche*, un roman de la fin d'un monde : la guerre civile sévit dans l'ancien Empire russe et particulièrement en Ukraine, de décembre 1918 à février 1919, puisqu'elle relate la fuite de l'hetman avec les forces d'occupation des Empires centraux. Le roman ne porte que sur un épisode de la guerre civile qui poursuit la guerre une fois la paix séparée de Brest-Litovsk signée par les nouvelles autorités russes. Néanmoins, en arrêtant l'histoire, et en quelque sorte, l'Histoire sur la figure du Garde rouge, le narrateur boulgakovien semble aller, à son cœur défendant, dans le sens des lois marxistes de l'Histoire. Dans un pays qui a aboli le servage quelque cinquante ans auparavant et qui ne connaît qu'un prolétariat infime, la guerre apporte, cette fois-ci littéralement, la fin de l'aristocratie, de ceux qui gardent (protègent et conservent) malgré tout la Russie, ses valeurs morales et artistiques. Et dans le roman russe ces gardiens semblent s'effacer d'eux-mêmes, non sans rappeler le vote de l'abolition des privilèges par la noblesse française en 1790.

Chez Proust, la guerre est placée à la fin de la Recherche, dans *le Temps Retrouvé*, où elle intervient très vite en deux temps, l'un situé lors de l'entrée en guerre et l'autre en 1916, année de tous les possibles : le conflit mondial apparaît ainsi entre deux absences du narrateur, comme si celui-ci quittait sa maison de santé, située *hors-le-monde*, pour voir et donner à voir ce qu'il en était de la capitale de la France en guerre. La guerre est imposée par le texte proustien comme l'une des deux épreuves historiques que traverse la société fréquentée par le narrateur avec l'affaire Dreyfus. De par ses conséquences aussi bien sur la société que sur l'individu et son psychisme, la guerre permet au narrateur de saisir *in fine*, dans un après-

guerre aux contours historiques assez vagues, certaines vérités qui s'articuleront avec son roman individuel. Je m'intéresserai ici d'abord aux vérités sociales, même s'il est impossible chez Proust de séparer le social de l'intime. Pour être bref la guerre conduit à la fin d'une classe sociale qu'incarne le baron de Charlus et son neveu Robert de Saint-Loup, à la fin d'une aristocratie, parisienne, germanopratinne, marquée par la fin de siècle et son imaginaire décadent.

On aura noté, malgré tout, comme dans les deux autres romans que la guerre est de fait littéralement absente quand bien même le roman se situe pendant cette période et que cette absence est éloquente : le champ de bataille, lieu naturel de l'antique noblesse et de sa prouesse, n'importe plus. En opposition avec bien des romans de l'après-guerre, les combats ont lieu ailleurs et ce n'est pas la réalité du corps humain défait que l'on force les lecteurs à regarder. Autrement dit, le roman proustien ne s'intéresse ni au champ des hauts faits ni à la réalité du corps humain déstatuifié, mais à celle des arrières, qui pour quelques-uns sont coulisses, mais pour la plupart des autres, lieu de planque pour les embusqués de tous poils. Le salon parisien, ou simplement la rue parisienne où l'on devise sur la guerre (je pense au discours de Charlus en pleine nuit, durant l'épisode de 1916), est ainsi opposé au champ d'honneur, comme le veut la logique proustienne de mondianisation de l'événement historique².

Si le narrateur à plusieurs reprises parle de pluralité des mondes et des menaces qui planent sur chacun d'eux³, ce n'est pas par hasard. Contrairement à ce qu'évoquent d'autres personnages, obsédés par la temporalité superficielle de la mode à la recherche de nouveautés superficielles, la guerre chez Proust n'est pas la fin de tout : l'Histoire serait traversée de naissances et de morts de mondes. Au créateur de rendre compte de cette vie des mondes qui ne sont pas toujours perceptibles, qui insiste sur la continuité, la permanence. Le roman peut se considérer comme dispositif optique permettant de mettre à jour ces déplacements microscopiques éternellement en œuvre et que des événements historiques majeurs ne font qu'amplifier, comme dans une caisse de résonance.

Chez Roth, le motif de la guerre intervient à la fin du roman, avec la mobilisation et l'entrée en guerre de 1914, alors qu'il est présent mais sans insister dès le titre du roman, puisque le maréchal Joseph Radetzky est l'une des gloires militaires de l'Autriche, célébrée par Strauss, et dès les premières pages puisque l'épisode fondateur (pour les Trotta) de Solferino renvoie (pour l'Autriche) à une défaite militaire à laquelle un regard rétrospectif peut assigner une fonction prémonitoire. Le livre tient entre

deux scènes de guerre fictives de 1859 et de 1914, rapporté à une saga familiale ou à un roman de générations (qui fait toutefois la part belle à la dernière d'entre elles), c'est-à-dire entre la héroïsation d'un Trotta qui affronte la mort –et les derniers instants d'un autre Trotta, Charles-Joseph, qui vont entraîner ceux de l'Empereur et de son père, François von Trotta. Dans le roman allemand, c'est la guerre de 1914-18 pour ainsi dire qui a le dernier mot. La lignée des Trotta s'interrompt avec cette mort du dernier des Trotta, mort qu'il conviendra de sonder, dans la mesure où tout le roman semble converger vers ce point. Que nous dit-elle sur Trotta et sa noblesse ? Sur l'aristocratie (austro-hongroise) ? La guerre, de fait, pèse sur l'ensemble du roman, comme en attente de la déflagration mondiale. A tel point que les soldats de la section de Trotta, qui doit servir de force d'appoint à la gendarmerie lors de la grève des ouvriers du chiendent, se demandent si ce n'est pas déjà la guerre⁴. Et Skowronnek, personnage dont la préscience ne peut que l'assimiler à une figure de l'auteur dans le texte, sait déjà avant guerre que « la guerre, c'est la fin de la monarchie »⁵. Tout le texte est bel et bien tendu vers cette fin d'une époque que tout lecteur de l'œuvre connaît. Ou si l'on préfère, *La Marche de Radetzki* semble se fondre *in fine* dans *La Crypte des Capucins* et relève pour ainsi dire du genre du Tombeau. Ainsi, même si elle porte le nom d'une entraînante et joyeuse marche militaire, elle a quelque chose à voir avec la marche funèbre.

Pour le narrateur en effet, il ne s'agit pas de la fin d'un monde mais bel et bien de la fin du monde. Mais là encore, une certaine ironie, dont il faudra rendre compte, vient troubler des propos en apparence affirmatifs. On remarquera ainsi que le narrateur continue de parler depuis une époque ultérieure dont il affirme certes l'altérité fondamentale en faisant de la guerre une véritable césure : « Autrefois, avant la grande guerre, à l'époque où se produisirent les événements relatés dans ces pages, la vie ou la mort d'un homme n'était pas encore chose indifférente »⁶. Temps de l'humanisme qui est aussi temps du travail bien fait. Mais encore, celui de l'aristocratie. Temps désormais disparus.

1. Figures aristocratiques

Le noble tire sa légitimité de sa naissance et du service des armes, même s'il y aura au cours des siècles d'autre noblesse que celle des armes. Mais au fond de l'imaginaire européen subsiste l'aura de celle-ci, intimement liée à l'acceptation de l'affrontement avec la mort qui transforme l'homme en héros. En en mettant sa vie en jeu, l'ancêtre

fondateur assoit sa lignée dans un certain nombre de devoirs, envers les autres mais aussi envers elle-même. A l'origine l'aristocrate s'oppose au paysan puis au bourgeois, qui tous deux travaillent quand lui sert, comme au clerc qui prie, même s'il est plus proche de ce dernier et que ces deux figures peuvent se rejoindre par exemple dans les ordres guerriers, quand le chevalier va se mettre lui aussi, grâce au mouvement de la paix de Dieu, au service de Dieu. L'héroïsme, le sacrifice de soi est son horizon (peu importe somme toute qu'ils soient désormais plus ou moins fantasmatiques). Il doit servir, c'est-à-dire, comme le rappelle Duby avec le terme originel, *militare*, faire oeuvre militaire⁷.

Dans nos œuvres, les personnages de militaires sont là et bien là. Trotta en est le meilleur exemple. Sa noblesse assez fraîche⁸, car issue de Solferino, défaite autrichienne, au mitan du siècle précédent. Il incarne la fidélité slave à l'Empereur certes germanique mais principe supranational et constitue donc une pièce essentielle de l'imaginaire politique de J. Roth. Entre son grand-père et le personnage principal, Charles-Joseph, son père, François au service de l'Etat, quand bien même il ne sert pas dans l'armée. Tout en ce préfet, exprime cependant une nostalgie du monde de l'Armée dont sont issus son père et son grand-père et qui lui permettent d'appréhender le monde autour de lui comme si l'Etat austro-hongrois n'était qu'une vaste armée. Noblesse récente, donc, mais noblesse d'épée opposée à toutes ces noblesses plus ou moins méritées évoquées par *La Marche de Radetzky*⁹. Au dessus, l'Empereur, bien souvent présenté en uniforme : il est d'abord chef de guerre. Et Trotta est admis dans un régiment de uhlans, donc un régiment de cavalerie. Ce que son père n'oublie pas quand il apprend que le fils de Nechwal est lui aussi militaire : fils d'un chef de fanfare, d'un vulgaire « musicien », il ne peut l'être que dans l'infanterie. Effectivement lorsqu'il le recevra, il constatera que le fils Nechwal ne partage nullement ni les convictions ni les manières d'un officier de la cavalerie impériale et royale.

Chez Boulgakov, rien n'est dit sur l'origine des Tourbine, qui n'appartiennent pas à l'aristocratie, mais qui incarnent l'intelligentsia porteuse de l'esprit de l'ancien monde russe en train de sombrer (l'Ukranéité relevant de la l'opérette, quand bien même l'hetman Skoropadski est issu de la plus vieille noblesse ukrainienne), bien mieux par exemple que l'officier Thalberg, Balte au nom allemand, qui s'empresse de fuir en abandonnant sa jeune épouse au profit d'une autre. N'oublions pas que c'est à Kiev que se sont réfugiés dans un premier temps bien des opposants au nouveau régime, au premier rang desquels une multitude

d'officiers et particulièrement les cercles de la plus haute aristocratie russe¹⁰, ce qui transforme la ville de Kiev en lieu de plaisirs et de débauches pour le monde aristocratique russe chassé de ses terres. Si Nikolka n'est que sous-officier d'une milice, autour de la fratrie Tourbine se déploie tout un monde d'officiers, parmi lesquels Chervinski, « ci-devant lieutenant du régiment de uhlands de la Garde et actuellement aide de camp à l'Etat-Major du prince Bieloroukov »¹¹. Mais, surtout, au-dessus de tous se dresse la figure quasi-mythique de Naï-Tours, colonel des Hussards de Belgrade, d'un régiment donc imaginaire de cavalerie que les critiques ont rapproché de celui, bien réel, des Uhlands de Belgorod, rattaché à la région militaire de Kiev¹², qui mourra les armes à la main.

Chez Proust, enfin, légèrement décentré, on notera Saint-Loup, qui n'est pas sans rapports avec le narrateur-parvenu on le sait, dont il est en quelque sorte le double 'noble'. On notera qu'il apparaît dès l'ouverture du volume et se proclame « soldat, un point, c'est tout »¹³. Contrairement à Charles-Joseph von Trotta, comme son oncle Palamède, il appartient « à une famille plus ancienne que les Capétiens »¹⁴, et pourtant se mésallie... en choisissant pour épouse Gilberte de Forcheville. Alors officier de cavalerie, il démissionne de l'armée et s'encanaille, ce qui, note le narrateur avec ironie lui « avait donné l'aspect désinvolte d'un officier de cavalerie et bien qu'il eût donné sa démission au moment de son mariage – à un point qu'il n'avait jamais eu »¹⁵. Il est donc au plus haut point officier de cavalerie.

Pour des raisons différentes, les narrateurs insistent aussi sur la composition internationale de la noblesse locale. Thalberg est Allemand des pays baltes comme bon nombre d'officiers russes. L'Empereur François-Joseph n'est pas tendre avec les officiers d'origine italienne qu'il estime vaniteux. Gilberte, elle, souligne dans sa première version de l'entrée en guerre « la parfaite éducation de l'état-major et même des soldats » en communion avec les Guermantes « apparentés à la plus haute aristocratie d'Allemagne »¹⁶. L'aristocratie renvoie à une vision du monde qui dépasse sa division en nations.

On aura donc noté que les trois romans intègrent une figure de cavalier à une place centrale, comme chez Roth, légèrement décalée chez Proust, ou en termes narratologiques excentrée comme chez Boulgakov. Or cette figure toujours importe : elle renvoie à nos yeux à l'image mythique du chevalier. Là encore, faisons un détour par Georges Duby :

« La morale de la chevalerie, véhiculée par les œuvres maîtresses de la littérature médiévale en langue vulgaire (morale virile : le mot chevalier n'a pas de féminin), s'imposa à l'ensemble de l'aristocratie européenne qui

voyait dans ses valeurs spécifiques les critères de sa supériorité sociale »¹⁷. La figure du cavalier parcourt nos œuvres comme en référence à cette illustre origine, qui, ne l'oublions pas, oblige. Assez vite intervient une confusion entre chevalerie et noblesse, d'abord en France et dès le XI^e siècle. La chevalerie se met alors au service de Dieu et devient modèle pour noblesse. Le premier Trotta est fait chevalier (premier titre de noblesse), chevalier de Sipolje (son village d'origine). N'oublions pas aussi la fureur du héros de Solferino qui s'estime rabaisé dans la version mythifiée de son action d'éclat. Comme si *a priori* seul un noble pouvait sauver l'Empereur : ce que reconnaît d'ailleurs celui-ci rétroactivement en lui conférant l'ordre de Marie-Thérèse. « Imposture » aux yeux du fils du brigadier-chef qui se voit amputé de ses racines. Le fossé est définitif, comme l'annonçait le brusque malaise entre ses camarades et comme le confirmera la dernière rencontre avec son propre père, entre la piétaille et la cavalerie.

La noblesse obéit à un certain nombre de valeurs qui réunies forment un code d'honneur. D'abord, *la prouesse* (qui réunit vaillance et loyauté) : la valeur par excellence, que nous allons sonder obligatoirement en réfléchissant sur la notion de héros. Ainsi Saint-Loup et son courage silencieux, qui, contrairement à ce qu'il dit, ignore la peur et souhaite avant tout s'effacer devant autrui. Dans la Garde blanche, Nikolka, Mychlaïeski et La Carpe brûlent de combattre¹⁸, comme à peu près tous les officiers du régiment de Charles-Joseph.

Ensuite, *la largesse*, c'est-à-dire le mépris des valeurs pécuniaires. C'est l'un des points qui différencient le chevalier du bourgeois qui thésaurise (pour ses descendants). Le noble, donc dépense et se dépense sans compter. Ce qui bien sûr peut mener à l'insouciance, au gaspillage, évoqué chez Boulgakov (quand bien même les Tourbine ne partagent pas ce mode de vie), mais aussi chez Roth avec le père de Charles-Joseph dont il est dit qu'il a des « instincts de grand seigneur ». Il rejoint alors tous ceux qui « sont d'avis que leur fortune ne peut être inférieure à leur munificence »¹⁹. Même chose chez Proust dont le narrateur voit « la vraie nature de sa noblesse [*id est* : de RSL] dans son mépris pour « ce qui était à lui, sa fortune, son rang, sa vie même »²⁰. Le texte proustien montrant comment on passe du mépris pour son avoir à celui qui vise sa vie.

Enfin *l'esprit courtois*, cet amour respectueux pour les femmes est le grand absent de deux de nos livres : comme s'il y avait là, plus que pour toute autre valeur, un trou noir. Néanmoins, on le retrouve chez Boulgakov, qui avec le temps a rendu plus platonique, l'amour des deux frères l'un avec Julia (la compagne de l'inquiétant Chpolianski), l'autre avec

la fille de Naï-Tours. Même Sherbinski, ami des Tourbine, semble particulièrement intéressé par l'acte de chair et se révèle tout aussi creux que son prédécesseur auprès d'Elena.

Comme le montre bien Duby, l'existence de cette caste est liée à des progrès techniques qui le différencient de la piétaille. Il est lié aussi à l'idée de service d'un Maître, c'est-à-dire à une organisation sociale et politique pyramidale. L'aristocratie d'origine chevaleresque ne peut donc se maintenir ni à l'avènement de la démocratie ni à l'engagement guerrier massif. Même si Jünger insiste dans son analyse de la guerre moderne sur l'importance d'un petit nombre d'individus dont peut dépendre l'issue d'une bataille et même si nous avons tous en tête les charges de la cavalerie polonaise à l'orée de la seconde guerre mondiale (et le poids de la noblesse en Pologne, ce n'est pas un hasard, est extrêmement important). En tant que classe sociale, elle n'a définitivement plus raison d'exister. Thomas Mann allait jusqu'à voir dans la guerre de 1914 la clôture du Moyen-âge allemand²¹. La convocation ultime de cette figure du chevalier, pour mieux l'éliminer de la scène romanesque, lui donnerait raison. Comme si, malgré *Don Quichotte*, était resté quelque chose du chevalier, non certes dans les romans, mais dans la vie réelle, du moins dans la conscience ou l'inconscient de certains, hantés par les structures féodales qui, entre les deux guerres mondiales, auraient encore quelque chose à dire.

Du cavalier / chevalier on attend un comportement héroïque. C'est le cas pour le malheureux Charles-Joseph, qui ne sera pas à la hauteur de ces attentes. Les personnages principaux des deux autres romans ne sauraient toutefois s'engager dans cette voie. Ils sont des témoins méditatifs du passage du temps et par là-même semblent, parfois de manière trompeuse, réfléchir l'image du créateur, de l'auteur. Nous verrons qu'il y a là ce qu'on pourrait appeler la tentation d'une autre aristocratie, dont l'une des marques est l'ironie, trace élégante d'une supériorité qui s'affirme au-delà des (autres) personnages.

Ainsi le narrateur proustien ne fait-il pas grand-chose. Réformé, il passe bien du temps dans une maison de santé. Mais le héros est là grâce à Robert de Saint-Loup²², ce double noble du narrateur, passionné de stratégie²³. Mais il faudra aussi s'interroger sur la figure de Morel. Morel le déserteur qui gagne au front la même distinction que le très aristocrate Saint-Loup. Et cette aptitude au sacrifice, Proust l'élargit des nobles aux paysans respectueux ou rebelles, à tous les Français, donc²⁴. Signe des temps : l'héroïsme est toujours possible quelle que soit la naissance. Difficile de penser autrement après les hécatombes de la guerre. Mais il ne

le sera plus, pour quiconque, dans l'univers célinien traversé là encore par un cavalier... le dragon Bardamu. D'autre part, comme nous le verrons, le narrateur ne se contente pas de livrer l'attitude de Saint-Loup, qui non seulement fait tout pour gagner le front quand bien de ses semblables cherchent à rester dans les états-majors de l'arrière, mais tombe, lui, le cavalier par excellence, en officier de chasseurs à pieds. Toutefois, il serait erroné de croire que sa vie est *simplement* donnée en exemple, rôle habituel du héros. Au contraire, le narrateur, en communion avec des pensées de soupçon, creuse les motivations de Saint-Loup. Nous en reparlerons.

Le lecteur constatera la même tension dans *La Garde blanche* que dans *Le Temps retrouvé* entre inaction et double héroïque dans La GB. Alexei, représentant typique de l'*intelligentsia* (il est médecin), se traite lui-même de chiffé (il ne dit rien lorsque son beau-frère abandonne sa femme) et n'aspire qu'à retrouver après sa démobilisation une vie tranquille. S'il a fait la guerre, c'est comme médecin militaire. Comme Demant chez Roth, il est donc placé dans les marges de l'armée (ils ne sont ni des civils ni des militaires, mais une sorte de mixte, traversés de contradictions) et comme le Narrateur proustien, il n'est pas enclin à l'action. Mais il est doublé par Naï-Tours, qui, comme le dit Nikolka, meurt « en héros / *kak geroj* », « en véritable héros / *kak nactojaščijgeroj* »²⁵. Dès sa première apparition dans le roman, ce personnage est campé en sauveur. Il relève Mychlaievski et les siens en train de geler. Et dans le rêve d'Alexei qui brasse les différentes instances temporelles, il apparaît en croisé, figure emblématique, quasi mythique, du monde qui s'écroule et auquel appartiennent les Tourbine, malgré leur naissance. C'est leur foi en ces valeurs se cristallisant dans l'honneur, leitmotiv du roman boulgakovien, qui fait survivre ce dernier, mais pour un temps seulement malgré toutes les promesses d'éternité... dans leur appartement de la descente Saint-Alexis.

Le personnage de Charles-Joseph, enfin, soumis au modèle héroïque de son ancêtre (« le héros de Solferino » est un motif obsédant tout au long du récit), dont il ne cesse de regarder le portrait, y compris quand il se regarde dans un miroir²⁶, tend de plus en plus au retrait. Il est lui-même sujet à de brusques bouffées méditatives, où le temps se dilate quittant la sphère de l'action, qui, comme dans les deux autres romans, ouvre la porte à une écriture quasi poétique. Calomnié, certes, il se jette sur son sabre, « objet de son honneur militaire et personnel »²⁷. Sa mort seule le rapproche, lui, d'un statut héroïque, mais nous verrons que cet héroïsme est particulier voire *scandaleux* et que, malgré l'uniforme qu'il porte, Charles-Joseph n'appartient plus au monde de la guerre et de l'aristocratie.

Par rapport au texte de Lampedusa qui conte aussi la fin du monde de l'aristocratie européenne, mais à une époque antérieure, celle du *Risorgimento*, on assiste à un glissement intéressant. Dans *Le Guépard*, le personnage principal, l'Oncle et père adoptif, laisse le champ de l'éventuel héroïsme à son Fils-neveu. C'est l'inverse chez Roth, où la chaîne des générations, comme celle du temps, exprime une décadence. Si l'on regarde attentivement le texte, on s'aperçoit que l'adjectif héroïque est réservé... pour le Préfet ! En l'occurrence, la notion intervient quand ce dernier apprend les malversations autour de son fils et qu'il va faire preuve d'un « héroïque sang-froid » (« *ein heldenhaft Gleichmut* »)²⁸, sauver son fils, l'extirper de cette malédiction dans lequel il est empêtré, « sauver l'honneur des Trotta »²⁹. Ainsi nous est-il aussi montré avoir le sentiment de continuer à « remplir un devoir sans nom, vain, héroïque, à peu près comme le téléphoniste d'un navire en train de sombrer » lorsqu'il apprend que son fils veut quitter l'armée³⁰. Or, il est aussi héroïque, dans la mesure où il renonce à ses valeurs. Ainsi, lorsqu'il se rend en solliciteur chez von Winternigg, qui est un ... « monstre » / « *ein Unmensch* »³¹ et que tout indique qu'il va essayer une rebuffade. Enfin, il vainc « la loi d'airain de l'étiquette » tout comme son propre père³². Le préfet, de manière inattendue, après avoir incarné le héros défait, mais grand dans sa défaite (conception tragique de l'héroïsme jouant encore ici, non sans ironie peut-être, avec le leitmotiv du naufrage du monde – *der Untergang der Welt schien angebrochen*³³) se révèle un transgresseur (*durchbrechen*³⁴). Premières fissures dans le monde du préfet, même si la transgression de la loi est là pour permettre au monde structuré par ces lois de perdurer. Si le grand-père est un authentique héros et que son petit-fils ne peut se maintenir à sa hauteur, le texte balance sur le père, adoptant une position non dénuée d'ironie.

2. La mise en question du héros

Le roman de Roth doit spécialement retenir notre attention parce qu'il contient en son sein une représentation en abyme du seul vrai héros du roman. Celui que notre livre présente en héros se retrouve à l'intérieur du livre scolaire, dépeint en des traits dans lesquels il ne se reconnaît pas. Autrement dit, son passage d'être vivant en icône du régime lui est insupportable. Un léger déplacement à nos yeux négligeable (le fantassin sous-lieutenant devient un lieutenant de cavalerie) provoque sa fureur et sa retraite anticipée. Ce qui est visé ici dans l'ironie rothienne, c'est la mythification de l'Histoire. Ne serait-ce que cet épisode devrait empêcher

toute lecture simpliste qui ferait du roman l'expression d'une nostalgie envers le régime impérial et royal et une écriture nouvelle mythifiante de l'Histoire. Si l'Empire austro-hongrois s'appuie sur une propagande simplifiant les choses et ancre des stéréotypes dans la tête des écoliers, il n'en va pas de même pour le roman, qui n'aura de cesse de balancer entre raillerie et nostalgie. Et cet épisode nous permet de mieux comprendre l'opposition entre ce roman et bien d'autres romans historiques, porteurs de messages et de mythes. Seul le livre de Boulgakov recèle cette simplicité univoque, sous un ton légèrement ironique.

Le livre de Proust ne remet pas en cause frontalement l'héroïsme, mais bien plutôt le caractère héroïque. Le personnage est multiple : l'héroïsme ne concerne qu'un moment et il n'est réservé à personne. Morel le lâche finira par s'engager et obtenir cette reconnaissance de bravoure qu'est la croix de guerre. Mais après guerre, le même Morel aura peur de revoir le mourant Charlus³⁵ ! Et il concerne tout le monde, y compris comme le soutient Charlus qui nous parle des « héros » de l'aviation allemande, l'ennemi³⁶. Autrement dit le texte proustien s'attaque de biais aux discours mythifiants, en imposant un autre regard / le regard d'un autre.

On retrouve enfin chez Boulgakov le motif de l'héroïsme partagé par tous dans le rêve central porté par Alekseï Tourbine³⁷. Ce dernier sous-entend une communauté des combattants, motif récurrent de l'après-guerre, séparés des petit-bourgeois et des embusqués aux discours doubles. D'un côté ceux qui sont animés d'une haine franche qui pousse au combat et relève donc de l'éthos aristocratique qui réunit les régiments de cavalerie rouge et blanc dans un paradis qui leur est également ouvert, contrairement à ceux que racontent les popes dont Dieu aurait honte ; de l'autre ceux qu'habitent une haine veule, rampante, comprimée et destructrice. Ainsi Mychlaïevski, qui vomit les révolutionnaires, se serait retrouvé dans la troisième partie de la trilogie qui ne verra jamais le jour ... du côté des Rouges³⁸. La cavalerie rouge serait-elle, contrairement à ce qu'elle prétend elle-même, l'héritière de la chevalerie chrétienne d'antan ? Cela laisse à penser.

Le discours héroïque sur la première guerre mondiale chez ces trois auteurs est donc questionné par le texte littéraire. Les croyances dominantes (qu'elles soient nationalistes ou idéologiques) sont revisitées et fissurées grâce à l'introduction d'une figure apparemment simple, mais, chaque fois de façon différente, bien plus complexe qu'il n'y paraît. Tous sont d'accord néanmoins sur un point : un monde meurt, celui venu du

Moyen-âge avec cette figure civilisatrice du Chevalier. Comme si l'homme revenait à ses instincts obscurs dont il s'était extirpé.

3. Confusion historique et disparition de l'aristocratie.

Le mot aristocrate est ambigu : il désigne non seulement le membre de la noblesse héréditaire, mais aussi le partisan d'un régime qui accord sa place à la noblesse, où les vertus se transmettraient de père en fils. En quelque sorte le temps aristocratique est un temps bloqué, immobile, où l'aventure ne fait que confirmer le déjà donné. C'est-à-dire que l'excellence est donnée une fois pour toutes. Le cours de l'Histoire n'aurait pas de prise sur la valeur des individus. Nos romans s'intéressent précisément à la contestation de ces valeurs aristocratiques qui figent le temps. Les trois romans à des degrés divers s'inscrivent en faux. L'inévitable parfum nostalgique liée à la disparition de ce qui est une image d'Epinal entre en lutte avec d'autres analyses.

Ainsi le monde aristocratique accorde-t-il une place considérable à la Notion de lignée, dont la figure paternelle est le garant. Chez Roth la lignée est bien plus fragile que l'on croit comme le montre le brouillage père-fils à Vienne, les faiblesses du petit-fils mais aussi les aspects sombres du préfet. Néanmoins les démarches du Père se comprennent précisément comme volonté d'éviter que le nom des Trotta soit souillé. On remarquera alors à quel point, dans ces instants, le préfet apparaît comme relevant d'un autre âge, y compris auprès des dignitaires de la cour³⁹. C'est que le moindre écart de l'un atteint toute la lignée : la faiblesse de Charles-Joseph peut définitivement effacer l'héroïsme de l'ancêtre à Solferino⁴⁰. Noblesse oblige. Pourtant, quel est l'aïeul de Charles-Joseph : le guerrier aux traits durs ou le paysan devant sa maison de pisé et de chaume⁴¹ ? On se rappellera que le Préfet rêvait de tenir un domaine et que c'est son père qui l'a obligé à servir l'Etat tout en lui interdisant l'armée et que Charles-Joseph se rêve en agriculteur.

Autrement dit l'individu s'efface derrière la lignée, comme le dit l'enterrement de Saint-Loup avec l'initiale du prénom qui est effacé. Il n'est « plus qu'un Guermantes »⁴². Proust étant des trois auteurs le plus sensible à une continuité souterraine entre monde ancien et monde nouveau. Chez Roth, en effet, de manière inattendue, il n'est plus question de dire avec Slama, qu'il n'y a « rien de nouveau », parole malheureuse qui semble appeler l'écroulement du monde dont le brigadier-chef comme le préfet incarnent la stabilité. On notera enfin que les Tourbine sont orphelins. En

cela, ils sont plus aptes à accepter malgré tout la nouveauté qui pointe... son mufler, c'est-à-dire son inhumanité qui peut-être n'est qu'apparente ! Ce monde moderne avancé par les œuvres accorde de plus en plus de place à l'individu et la Révolution se dit par la rupture avec monde des Pères. Il est menaçant chez les Tourbine qui vont lutter grâce à l'éternité de certaines œuvres artistiques (*Faust* de Gounod ou, plus encore, *La Fille du Capitaine* de Pouchkine).

Nous venons de voir que le noble n'avait pas le monopole de l'héroïsme chez nos trois romanciers. On ne citera ici que la générosité inconditionnelle d'Onufrij qui renoue avec la prodigalité aristocratique voire brise le mythe en manifestant comme si de rien n'était la munificence du paysan ukrainien. Revers de la médaille, l'aristocrate peut trahir ou fuir. On a noté l'attitude du capitaine Thalberg, capitaine d'Etat-major (institution militaire envers laquelle nos trois romans ne sont pas tendres), mais il convient aussi de noter ici chez Boulgakov le sort réservé par l'œuvre au baron Meigel du *Maître et Marguerite* deux fois traître, puisqu'au service du régime communiste... pour des raisons pécuniaires. On ne s'étonnera pas que les romans renoncent aux stéréotypes aristocratiques quand bien même certains, comme Proust ou Roth, insistent étonnamment sur le déterminisme familial, façon plus scientifique d'envisager la lignée (bon sang ne saurait mentir). Les temps l'interdisent. Mais cela ne signifie pas qu'ils ne continuent pas à diffuser un éthos aristocratique, simplement revisité.

Il est cependant troublant de voir à quel point ces livres tournent le dos à l'épique, à ce concentré d'épique qu'est la guerre. La Guerre, comme l'Histoire en général, est au loin. Ce n'est pas cela qui intéressent nos auteurs. Ainsi le contenu épique promis par le titre boulgakovien n'apparaît-il jamais. Il y a des défilés militaires. Mais tout se passe comme s'il n'y avait pas de combats, les soldats apparaissant et disparaissant dans un fantasmagorique ballet. Pourtant la mort de Feldmann en dit long. La guerre n'est plus (si elle l'a jamais été) un affrontement de chevaliers (même si certaines pages, on le sait tendent à étayer cette communauté des braves – russes - qui réunit blancs et rouges, mais cette communion a lieu au paradis, c'est-à-dire dans un autre monde). Ici la violence est littéralement bestiale. La critique a déjà évoqué le mufler de la locomotive rouge ou la queue des petliouristes⁴³. Sous les haidamaks petliouristes perce l'inhumanité, la barbarie qui défigure l'homme. Et l'utilisation du terme haidamak n'est pas inintéressant puisqu'il renvoie aux révoltes cosaques contre la noblesse polonaise au XVIIIe siècle, ce qui renvoie

encore à cette idée de fin d'un monde dont l'un des axes principaux serait la figure du cavalier, lointain écho du romanesque chevalier.

Dans le roman de J. Roth lorsqu'elle est déclarée, la guerre met du temps à apparaître. D'abord réduite à quelques escarmouches lointaines, elle se limite à de longues marches dans la boue (« ils attendirent ainsi pendant deux jours sans rien voir de la guerre »⁴⁴, 380). Elle est loin d'être agréable (*angenehm*) comme le déclarait avec frivolité le commandant Zoglauer. Et avant même de combattre, le régiment de Charles-Joseph bat en retraite. La guerre semble se réduire à des règlements de compte contre les populations civiles et donc à des assassinats purs et simples. Le motif de la pendaison va se retrouver dans toute la littérature de l'après-guerre de l'Europe orientale, en raison des traumatismes causés par la présence des minorités nationales dans l'armée austro-hongroise. On peut se rapporter en Roumanie à *La Forêt des pendus* de L. Rebreanu ou en Serbie au *Journal de Cernojevic* de Tsernianski.

Chez Proust, il n'y a pas disparition de la guerre, mais réflexion de celle-ci dans l'épisode de l'hôtel de passe de Jupien : ce n'est pas un hasard si ce dernier apparaît en 1916 en pleine guerre, celle-ci faisant elle irruption, de manière non planifiée, dans *La Recherche du Temps perdu*⁴⁵. Comme s'il y avait quelque chose de primordial à dire. Dans ce moment de défamiliarisation (*ostranenie*⁴⁶) du monde parisien où la guerre, à la fois présente et absente, mais si lointaine, est comme esthétisée, elle apparaît comme une monstruosité qui nous côtoie voire nous hante : place est faite au sadisme délirant ou ordinaire, car « taper dans le tas à tous ces sales Boches », c'est la même chose que « taper[...] » sur Charlus⁴⁷. La Guerre est automatiquement dépouillée de ces oripeaux glorieux pour rejoindre les profondeurs, que le narrateur déclare soupçonnables, de l'homme et concerner tout le monde et tous les temps. Et tout cela est à relier, même si je ne peux pas le faire ici, à la confusion qui caractérise bien des personnages de nos œuvres, tant ils ont du mal à comprendre ce qui se passe. La fin d'un monde (*Welt*), c'est d'abord l'effondrement des valeurs, une perte de sens, partielle ou totale. Devant cette perte de sens, le cavalier s'évanouit ou se métamorphose

En renonçant à son statut de cavalier et en voulant absolument servir puis mourir, Robert de Saint-Loup ne déroge pas à ses obligations de nobles, bien au contraire⁴⁸. Mais regardons de plus près. Il perd sa croix de guerre dans un hôtel de passe pour homosexuels, scène à l'époque scandaleuse qui doit être interprétée littéralement⁴⁹. En se rendant dans un

tel établissement, « l'uniforme dissimulé dans une grande houppelande »⁵⁰, il perd aussi, aux yeux du lecteur, toute stature héroïque. Il est loin d'être seul à s'y rendre puisque le Narrateur y retrouvera le vicomte de Courvoisier⁵¹, et qu'il y a aussi le prince de Foix⁵², tous aristocrates fascinés par les bas-fonds. Mais surtout ses motivations sont soupçonnées. Certes le narrateur ne remet pas en cause le patriotisme et la bravoure de l'époux de Gilberte qui sont donnés comme silencieux mais bien réels. Mais un peu plus loin il se demandera s'il n'y a pas là un suicide pour fuir l'insupportable « *charlisme* » qui sévit en lui. Et la volupté de l'héroïsme le guérit de celle de la cocaïne. Il y a là une manifestation de la profondeur, du caractère insondable de l'homme. Robert de Saint-Loup est à la fois un héros⁵³, mais aussi autre chose qui n'a rien à voir avec l'héroïsme. Quand Saint-Loup perd sa croix de guerre, Morel la gagne. Cet entrecroisement des trajectoires peut-être interprété socialement. Mais plus qu'une histoire de trajectoires de classes sociales dont le narrateur nous découvre le perpétuel branle, nous constatons ici l'imprévisibilité humaine qui joue avec l'héritage familial. Et le narrateur insiste sur l'aspect pernicieux de l'idéal viril, propre justement à la chevalerie et à l'imaginaire féodal : l'armée constitue alors un terrain propice aux tendances inverties plus ou moins refoulées. Derrière la disparition proustienne du Cavalier se profile non pas Marx que Freud. L'inverti guerrier en tout cas s'oppose à l'idéal petit-bourgeois : la transgression et le mépris de la mort le définissent.

La garde blanche ne se fera pas. Promise par le titre de Boulgakov elle sera dissoute à peine constituée. Peut-être convient-il ici de rappeler que cette expression relève de la langue de bois bolchevique. N'y aurait-il pas là ironie, tendant à montrer que ce qui est si souvent dénoncé par le pouvoir soviétique n'existe pas en tant que tel ? Les héros, évoqués en arrière-plan, relèvent du passé. Si le narrateur insiste bien sur la tenue bleue de cavalier de Chervinski, c'est pour laisser entendre que celui-ci est avant tout avide de faire, grâce à elle, la conquête d'Elena abandonnée par son mari⁵⁴. Son sabre d'apparat attire l'œil du lecteur alors que ses pensées nous livrent un être désireux de démissionner de l'armée pour devenir chanteur d'opéra ! Les personnages du présent, eux, attendent, et ne sont pas sans évoquer par cette inaptitude à l'action les personnages tchékhoviens. Selon le mot d'Alexis, l'*officier* désigne ce qu'il devrait y avoir de meilleur en Russie. Or, l'arrivée des petliouristes les font s'arracher leurs épaulettes, geste qui par lui seul signifie le reniement de leurs valeurs issues du monde aristocratique et donc l'écroulement d'un monde. Seul le régiment de hussards allemand semble avoir gardé sa dignité⁵⁵.

Même constat enfin chez Roth : là encore il y a un déclin de l'officier de cavalerie qui abandonne sa monture... qu'il déteste. Charles-Joseph n'est ou, plutôt, ne se sent pas à la hauteur de sa lignée, de sa naissance. Quand il sert comme fantassin, les dragons sont toujours là pour incarner cette caste à laquelle le jeune homme, comme d'ailleurs son grand-père dans les premiers instants se sent étranger... tout en y étant toujours mêlé. Les fantassins ne le considèrent pas comme l'un d'entre eux. Venu par caprice en quelque sorte parmi eux, il relève toujours d'un autre monde. En cela Charles-Joseph, déclassé, flotte entre deux mondes sans appartenir véritablement à l'un d'entre eux, ce que rappellent les vêtements civils, portés en cachette et qu'il renfile une fois de retour dans la gare de W.

Mais il convient aussi de ne pas oublier, avant-guerre, la scène de l'usine qui reprend le motif de la blessure à la clavicule du héros de Solferino, qui désormais n'a plus rien d'héroïque. Tout n'est pas lié à la personnalité du jeune homme. L'époque fait disparaître le chevalier et le combat comme face-à-face entre pairs... Quel soldat voudrait d'une telle mission, reconnaît le commandant de son unité : « une guerre est certes plus agréable. On n'est pas officier de gendarmerie, ni de police »⁵⁶ 215. Le soldat est désarmé, réduit à une tâche qui ne relève pas de son monde, ni de ses compétences techniques. Le militaire est arraché à la simplicité de sa vocation (protéger les siens de l'Autre) pour défendre le système en place. Le voilà lui, chevalier de Sipolje, la cible des vilains qui lui lancent à la tête toutes sortes de projectiles. L'Etat est-il en guerre contre ses propres sujets ? Que doit en penser celui qui se dit meilleur que les autres ? Là encore Charles-Joseph est en plein désarroi.

Il est possible alors de penser les romans en fonction du code d'honneur chevaleresque. Dans chaque roman, une qualité du chevalier semble faire défaut.

Roth met ainsi en question prouesse et loyauté. Le dernier des Trotta semble incapable de prolonger la geste héroïque de son grand-père. Et même si le narrateur ne nous livre pas tous les dessous, tout indique que Charles-Joseph fait preuve de déloyauté, envers Slama, comme envers Demant, et ce même si les deux épouses semblent très entreprenantes. Charles-Joseph en tout cas *subit*. Son Père et Skowronnek ne parlent-ils pas de faiblesse, faiblesse caractéristique d'une ambiance de fin de monde, fin d'une lignée, (trop) rapidement dégénérée ? Ainsi fuit-il renonce-t-il à venger son honneur dans le sang quand Kapturak laisse entendre qu'il est lui aussi un traître et qu'il peut donc être arrêté d'un jour à l'autre.

L'idée de fin de race était déjà chez Proust. Le côté fin de race des Guermantes lisible dans le corps de Robert est de manière explicite liée à l'homosexualité : les qualités de la mère de Robert se figent en une caricature⁵⁷ et le narrateur souligne qu'au faubourg Saint-Germain on se croirait au Jardin des plantes. On passe ainsi de l'aigle à la tante⁵⁸. Mais c'est surtout en Charlus qu'est soulignée la fin de l'aristocratie, lui qui, loin de fréquenter le Gotha se plaît à rechercher les pires fréquentations : aristocrate mais à la recherche des vauriens, *kakistophile* en quelque sorte, le voici déçu que son tortionnaire montre de généreux sentiments et lui qui refusait d'accorder la moindre attention à Mme de Saint-Euverte, il salue tel gigolo comme « il eut salué un prince à Versailles »⁵⁹. Et les « citations », terme de Jupien déjà mis entre guillemets par le narrateur, détournant le lexique militaire, parlent d'elles-mêmes⁶⁰.

Enfin chez Boulgakov, la prouesse ne peut se déployer. De façon encore plus radicale que dans les deux autres romans, il ne se passe presque rien. Les personnages pensent et parlent plus qu'ils n'agissent. Comme s'il n'y avait rien à faire devant les massacres de la guerre : la prouesse est vaine. Le guerrier se retire, qu'il meure au combat ou renonce à celui-ci.

Proust, lui, semble porter l'accent davantage sur la disparition de la courtoisie, dans la mesure où son narrateur reproche au baron de Charlus et à son neveu de renoncer à leur féminité. Ce « grand seigneur blond doré, intelligent, doué de tous les prestiges » est attiré par son contraire, « recelant à fond de cale un goût secret, ignoré de tous pour les nègres ». Morel serait ainsi « nécessaire à Saint-Loup comme l'ombre l'est au soleil »⁶¹. Le « vice héréditaire » va expliquer et quelque peu dégonfler aussi le courage de ce brillant double, trop lumineux. Ses prouesses, liées au refus de ce qu'on pourrait appeler l'esprit petit-bourgeois des « petits messieurs musqués », sont liées à son attirance pour les Sénégalais, comme son oncle est fasciné par les Marocains et les Anglais. Même si cet amour est chaste, l'on est loin de l'amour chevaleresque. Sans parler de tous ces « mauvais lieux » où l'ancien officier de cavalerie « s'engouffrait [...] comme on monte à l'assaut »⁶². Le narrateur et le lecteur le verront ainsi s'échapper en cavalier émérite de la maison de passe de Jupien. On remarquera que la haute place des femmes au Moyen-âge est rappelée par le narrateur⁶³. Et que ce n'est pas un hasard si Jupien nous explique que Charlus « va à l'aventure faire le vilain »⁶⁴. Refusant la médiane du comportement bourgeois, il ne connaît comme certains de « ses grands ancêtres » cités par le narrateur que ses pairs ou les gueux. Sodome et

Gomorrhe se retrouve ainsi chez Proust, comme chez Boulgakov. Mais la fin de l'amour courtois peut se lire aussi dans le roman autrichien, où le pauvre Charles-Joseph est conquis bien plus qu'il ne conquiert et se révèle incapable de résister à la moindre femme, véritable objet sexuel.

De sorte que l'on ne s'étonnera pas de la place affectée à la problématique de l'honneur dans les trois œuvres. Qu'en est-il de cette fameuse obligation de la noblesse ? Chez Boulgakov elle apparaît explicitement par le truchement de Karmazinov, caricature dostoïevskienne de Tourgueniev, aux yeux duquel l'honneur est incompatible avec la russéité⁶⁵. Comme le fait remarquer Marianne Gourg, le roman de Pouchkine *La Fille du Capitaine* cité en épigraphe par La Garde blanche porte lui-même en exergue : « Veille sur ton honneur quand tu es jeune »⁶⁶. Le livre, contre l'esprit du temps, affirme son actualité.

L'honneur relève-t-il partie du passé⁶⁷ ? C'est ce que le narrateur de *la Marche de Radetzky* affirme tout comme Demant l'avait affirmé avant de mourir... tout en lavant finalement son honneur dans le sang. Mais le texte ne nous montre-t-il pas Charles-Joseph en train de trembler et de lâcher son sabre vengeur au moment où il aurait dû l'enfoncer dans le corps de cette crapule de Kapturak⁶⁸ ? Mais, nous le verrons, tout dépend du sens de ce tremblement. Le code d'honneur militaire est d'ailleurs explicitement attaqué par un personnage... peu sympathique (parce que du côté des fausses valeurs, du veau d'or), Knopfmacher qui estime que le progrès technique rend le code d'honneur des militaires périmé⁶⁹. Il sera en revanche sauvé par le Père, qui va veiller à ce que le nom des Trotta ne soit pas entaché et que les errements du petit-fils n'atteignent pas le héros fondateur⁷⁰. Son fils doit-il se caser dans les chemins de fer, seule occupation à sa hauteur ? Cette idée suffit à faire frissonner le préfet⁷¹ ? Enfin Wagner se donne la mort, seul moyen de sauver si ce n'est son honneur, du moins celui de son bataillon et de l'armée austro-hongroise.

On aura donc remarqué que le motif du suicide (ou du reniement qui est une autre forme, spirituelle, du suicide) de l'officier traverse, différemment, les trois œuvres. Il souligne l'impertinence de cette figure dans un monde qui ne lui appartient plus.

4. Nouvelle aristocratie, Bourgeoisie, Peuple ? Qui succèdera au Cavalier ?

Dans les trois cas le déclin de l'aristocratie et de la figure du cavalier est considéré comme naturel. Il est accepté comme une loi de l'Histoire

chez Boulgakov quand bien même l'insistance du narrateur sur les astres (l'année 1918 est déclarée sous l'influence de Mars, étoile « rouge »⁷²) et l'épigraphe sur la tempête de neige indiquent que la Révolution relève plus de l'ordre du cosmos que de l'Histoire. Il est scruté comme une loi physique par le narrateur proustien. Il relève d'une fatalité qu'autorise une mise en écriture transformant le passé pour l'auteur en futur pour les personnages chez Roth qui aime user de l'apophétie. Aucun n'est tendre avec le monde bourgeois, qui n'attire que les sarcasmes. Les personnages de Vassilissa chez Boulgakov, Verdurin ou Bloch chez Proust, Knopfmacher chez Roth sont les têtes de turc de leurs narrateurs et sans aucun doute des auteurs.

Dans tous les cas le prolétariat est très peu présent. Seule la paysannerie apparaît en arrière-plan, signe supplémentaire d'une saisie mythique de la réalité sociale (seigneur et paysans véritablement courageux selon le narrateur proustien, couple idyllique entre l'ordonnance et l'officier chez Roth et Proust alors que chez Boulgakov nos personnages vomissent les paysans gueux et Dostoïevski qui les idéalise). Boulgakov fait même du représentant du parti des ouvriers... un paysan, ce qui n'est pas sans obéir, on le sait, à la vérité historique. Comme si on assistait à une énième jacquerie contre l'ordre féodal, qu'elle soit celle des paysans petliouristes faussement christophores ou de l'Armée rouge de Trotsky.

Contrairement aux romans de Proust, qui semble relativiser le processus, les deux autres romans constituent *a priori* de romans nostalgiques où l'aristocratie semble porteuse de l'ordre des choses ou partie prenante d'une immobilité – qui lui profite, ajouterait l'esprit cynique. Mais ce n'est pas simple.

Chez Proust, rien n'a changé, quand bien même l'ancienne aristocratie a disparu, et quand bien même tout a changé⁷³. Le faubourg Saint-Germain cède place à l'ouest parisien. Elle renvoie à une connaissance qui n'est pas sans rapport avec L'Éclésiaste : *nihil novi sub sole*. L'avenir n'appartient à aucun personnage si ce n'est celui du narrateur. Or en se retirant (en maison de santé puis renonçant au monde), il laisse entendre que la problématique majeure n'est pas socio-politique. Il met en avant une nouvelle noblesse celle de la création artistique qui a rapport à la vie et donc à la vérité. Ce n'est pas pour rien que Charlus est un écrivain raté. Son regard, différent, hors des opinions communes, auraient pu faire de lui un artiste, tout comme le snob Swann.

Le comte Chojnicki, l'aristocrate polonais très fin de siècle de *La Marche de Radetzky*, porteur de vérité, finit dans un asile. Il représente le

pôle opposé au très bourgeois Knopfmacher. Il appartient lui aussi, comme Saint-Loup aux temps féodaux, ceux de l'alchimie et le progrès scientifique à ses yeux signale un véritable déclin. Le narrateur pourtant n'est pas dupe de la vanité de ce type d'existence. Chojnicki est attachant pour le préfet, comme pour le lecteur. Mais le monde de Chojnicki peut-il perdurer avec celui de la fabrique de chiendent ? Le monde esthétique de la fête, de la dissipation cohabite avec celui du travail et de la souffrance. On aura noté que le motif de l'argent vient perturber tous les rapports. Si la fortune de Chojnicki le met à l'abri de tout, il n'en va pas de même des autres officiers, vaincus par le veau d'or.

Le duel, qui occupe une position centrale dans le roman de J. Roth conduit à une double mort : celle de l'aristocrate allemand antisémite comme celle du médecin major, Juif galicien incarnant en quelque sorte le renouvellement éclairé mais somme toute impossible de l'armée impériale et royale. Son message au jeune sous-lieutenant avait été clair : « quitte l'armée ». Les forces s'annihilent l'une l'autre.

Seul Onufrij s'en sort et retourne à un temps d'avant l'histoire, d'avant l'Histoire. Autrement dit ce n'est pas un temps historique qui est regretté, mais se déploie discours quasi-mythique qui dit le désespoir, l'angoisse de J. Roth devant les événements historiques perçus apocalyptiques. Seul recours : abandonner le temps historique, coller au plus près des rythmes naturels. En ce sens, loin d'être un roman historique il s'agit d'un roman anhistorique. Il aspire à un temps d'avant l'aristocratie, temps immobile dont le plus proche modèle est celui de la paysannerie de la mort ou de l'alcoolisme. Peu importe l'esprit d'une époque que matérialise la Marche de Radetzky (la marche elle-même). Le roman, lui, dit une variation sur un mythe, celui du paradis perdu. Et il en va de même chez Boulgakov : avec la guerre, le Russe quitte l'éternité et entre dans l'histoire.

Chez Boulgakov, en effet, un officier fuit (Thalberg), un meurt au combat (Naï-Tours), un troisième, anonyme, se donne la mort en disant comprendre les bolcheviks. Les petlioutristes en assassinent. Fin du monde aristocratique dont ils constituaient la quintessence (« ce qu'il devrait y avoir de meilleur en Russie »⁷⁴), monde déjà bien contaminé par des soucis « bourgeois » qu'expriment un Thalberg ou un Shervinski). Et les bien bourgeois Vassilissa, « ingénieur et couard, bourgeois et antipathique »⁷⁵, et son épouse Wanda ne sauraient constituer l'avenir. Comme bien des anciens sujets du tsar, ils sont habités par une haine veule, opposée au credo chevaleresque : "On haïssait les bolcheviks. Non pas de cette haine,

qui fait qu'on veut aller se battre, qu'on veut tuer, mais d'une haine lâche, sifflante, une haine au ras des murs, une haine de l'ombre ». L'avenir au contraire semble d'abord appartenir à l'Armée rouge qui clôt presque le livre⁷⁶, mais celui qui le clôt, c'est Petia, l'enfant, celui qui n'est pas soumis aux idéologies, qui vit dans le monde (*Erde*) et non dans le monde-*Welt* et en qui le livre dit sa confiance⁷⁷. Entre ces deux figures finales, l'Apocalypse, le livre de la fin du monde, mais surtout de la révélation de la vérité. Mais là aussi le sens ultime du livre est-il peut-être, comme chez Proust, dans l'affirmation de la chose littéraire. Si La garde blanche n'existe pas, *La Garde blanche* que tient le lecteur dans les mains existe, elle, bel et bien. C'est elle qui prolonge le monde aboli par l'Histoire, qui garde ses valeurs, jetées bas par le pouvoir soviétique en place. Avec l'arrivée du garde rouge, le monde d'hier se replie : « Ta maison, c'est ta force ». Le vivre ensemble est brisé et chacun se replie dans son monde, où le Seigneur règne encore. Dans les années 1920, Boulgakov peut encore croire en une forme de féodalité qui permet de résister au Pouvoir, chaque foyer constituant un fief où l'individu serait inaccessible. Ce ne sera plus le cas dans *Le Maître et Marguerite*.

Autrement dit Boulgakov reste sans doute, malgré tout, le plus optimiste des auteurs, le plus attaché à la structure du mythe qu'il dit pourtant brisée par la guerre. La dislocation du monde provoque la naissance d'une multitude de petits mondes, quasi-féodaux pourrait-on dire. Le sens du service de l'Etat disparaît et chacun n'agit qu'en fonction de son monde privé. Mais l'esprit chevaleresque demeure. Littérature anti-politique bien plus qu'anti-bolchevique. Et là l'éternité, le hors-temps désiré, se prolonge : "heureusement, les pendules sont absolument immortelles (*bessmertny*), le Charpentier de Zaandam est lui aussi immortel, et les carreaux de faïence hollandais telle une antique roche pleine de sagesse, insuffle vie et chaleur même aux époques les plus difficiles"⁷⁸. Au-delà de lui, le « monde extérieur... convendez-en, [est] sale, sanglant et dépourvu de sens / *vnešnij mir, soglasites' sami, grjazen, krovav, bessmylslen* »⁷⁹. La maison en protège. Le modèle aristocratique demeure et avec lui une certaine simplicité mythique qui sera démentie à mes yeux par *Le Maître et Marguerite* qui montrera que les seules maisons qu'on peut dresser contre les tentacules du politique sont dans un premier temps l'asile d'aliénés puis la maison d'un au-delà de la vie assez flou. N'oublions pas que Boulgakov s'appuie sur le proverbe anglais : *my home is my castle*. Ce n'est pas une valeur bourgeoise, bien au contraire, comme par exemple dans *L'Éducation sentimentale*. La maison en effet n'a pas vocation à

protéger l'avoir, mais à permettre la survie de l'être. Un temps, elle protège l'homme de l'Histoire et de la politique. Car ce que disent les textes de Boulgakov et de Roth, mais non celui de Proust qui insiste finalement plus sur la continuité que sur la rupture, c'est que la guerre plonge l'homme dans l'Histoire et donc dans la complexité qu'ils opposent à la simplicité d'un passé mythifié.

Conclusion : Entrer dans la complexité, l'hétérogène ou le pluriel ?

La structure mythique affleure chez Boulgakov, comme le montre d'ailleurs la dénomination de Kiev, toujours appelée la Ville et assimilée au Jardin-paradis. Et contre la Ville, il y a l'Autre, l'Ennemi, les Mongols, les Barbares, les êtres bestiaux et diaboliques. Tout est dénaturé : l'officier n'est plus un officier et l'homme n'est plus un homme. Tout ce que le texte proustien, à peu près à la même époque, à partir du dialogue entre Charlus et le narrateur, met délicatement en question. Celui-ci en effet nous pousse à comprendre que tout n'est pas aussi simple que veulent bien le dire les journaux, relayés par ceux qui ne pensent pas. S'il existe dans *La Garde blanche* différents points de vue sur les événements révolutionnaires qui ne sont pas ordonnés (que penser par exemple de Roussakov, le poète syphillitique ?), une structure mythique, fortement mythifiante perdue, à rebours des deux autres textes.

A la lecture de Proust, en effet, la nécessité de relativiser notre point de vue s'impose grâce au regard du baron, original, déplacé, voire scandaleux mais auquel on donne le temps de s'exprimer. Mon regard ne peut être le seul regard du roman. Le discours irréfléchi du patriote ne peut être donné seul et le narrateur ne peut aller contre certaines certitudes collectives. Le baron de Charlus, aristocrate, porte alors son regard scandaleux sur la guerre et oblige le lecteur à emprunter un autre prisme, qui donne à penser. Ce qui ne signifie nullement que Charlus sert de truchement pour dire l'inaudible. La posture virile en tout cas le fascine quand elle exaspère le narrateur.

Nous avons déjà évoqué l'invitation proustienne à dépasser le simplisme du caractère et les analyses de Proust sur le monde viril de certains invertis, qui refoulent une part de féminité en eux.

« L'idéal de virilité des homos à la Saint-Loup n'était pas le même mais aussi conventionnel et mensonger [...] Pour Saint-Loup la guerre fut davantage l'idéal même qu'il s'imaginait poursuivre dans ses

désirs beaucoup plus concrets mais ennuagés d'idéologie, cet idéal servi en commun avec les êtres qu'il préférerait, dans un ordre de chevalerie purement masculin, loin des femmes, où il pourrait exposer sa vie pour sauver son ordonnance, et mourir en inspirant un amour fantastique à ses hommes. Et ainsi, quoi qu'il y eût bien d'autres choses dans son courage, le fait qu'il était un grand seigneur s'y retrouvait, et s'y retrouvait aussi, sous une forme méconnaissable et idéalisée, l'idée de M. de Charlus que c'était de l'essence d'un homme de n'avoir rien d'efféminé » (TR, p. 52-53).

Dès lors le motif qui apparaît plusieurs fois chez le narrateur puis dans la bouche d'un anonyme de chez Jupien, de l'officier qui se fait tuer pour son ordonnance apparaît plus complexe qu'on le croit. On le retrouvera, ce topos de la littérature chez Roth, sous une autre forme. Chez Proust, loin d'être un topos de la (mauvaise) littérature patriotique, ce motif demande à être sondé dans ses profondeurs.

La complexité chez Roth est d'abord psychologico-politique : domine l'œuvre un sentiment de nostalgie, teinté d'ironie, d'un monde simple à l'autorité patriarcale incontestable. On remarquera le recours perpétuel au Père-Empereur, qui seul peut dénouer les situations inextricables. La démocratie est vécue alors comme irruption d'un monde sans père, voire d'un monde où s'avance de faux pères : c'est le motif obsessionnel chez J. Roth de l'Antéchrist, dont on retrouve le filigrane chez Kapturak. Or, où la parole du Père est-elle incontestable, si ce n'est dans le monde aristocratique ?

A l'aristocratie guerrière, Roth va alors substituer une aristocratie chrétienne et par là-même revenir à une simplicité mythique, fondée sur la *caritas* où les hommes se confieraient totalement à Dieu, comme les petits oiseaux de l'Évangile, qu'on entend sans cesse dans le livre, dès que l'homme s'arrache au temps de l'action. Or que dit la parabole de Saint Matthieu si ce n'est qu'il faut s'abandonner à la Providence ? C'est ainsi que doit s'entendre à mon avis la mort du jeune officier von Trotta, qui est, à proprement parler, dans le cadre du règlement militaire, scandaleuse, puisqu'un officier ne saurait mourir pour donner à boire à ses hommes. C'est ce qu'explique le texte⁸⁰. En agissant ainsi, Charles-Joseph tourne le dos aux valeurs militaires, mais est loin de faire preuve de faiblesse comme pourrait le croire son père. Il suit enfin les conseils de Demant de quitter l'armée, mais va jusqu'au bout de la démarche d'amour que n'avait qu'initié le médecin-major, puisque celui-ci, malgré ses propos cinglants contre le code d'honneur, *in fine*, renoue avec lui, tue l'insulteur, renonçant

donc à la Loi de ses Pères (*Tu ne tueras point*). Derrière Kapturak, en Kapturak le juif négociant de chair humaine, se dresse la croix chrétienne qui sacralise la vie de tout homme. Encore une fois, même si le jeune homme n'en a pas conscience, il rompt avec le code de l'honneur aristocratique de ses pairs (ce qui provoquera leur incompréhension et comme le souligne le narrateur aurait pu provoquer le reniement de son père), dépasse l'initiateur à un monde au-delà des valeurs aristocratiques dont l'armée est l'ultime héritière et marche vers une autre forme de sacrifice. Il a définitivement renoncé aux faux-semblants de l'aristocratie pour afficher sa véritable noblesse.

Simplicité irréaliste, mystique ? Revenons à celui qui est qualifié de héros, à savoir son père. Le texte devient alors plus complexe : le préfet en effet « abdiqu[e], son pouvoir de commandement sur son fils » et comprend qu'il n'en est pas pour autant déshonoré⁸¹. En cela lui aussi, suivant les conseils de Skowronnek, avait obéi à la loi d'amour qui l'unit à son fils. Les temps des Pères est fini. C'est peut-être cela qu'indique le trouble sur les âges du préfet et du sous-lieutenant. Le monde n'est plus tout droit ; les places ne sont plus toutes désignées, les pères n'ont plus à ordonner.

Par le texte littéraire, par le récit d'histoires où le narrateur multiplie très souvent les positions, se dit le désarroi causé par la guerre de 1914-18 qui met à jour une crise des valeurs. Le cavalier, image familière de l'aristocrate, est par excellence la figure qui dit, par sa déformation ou sa disparition, l'impression de fin de monde. Substitut du XX^{ème} siècle à Don Quichotte, le cavalier qui disparaît va de pair avec l'émergence d'une complexité reconnue (Proust), tenue à distance (Boulgakov) ou crainte (Roth). Seul le texte proustien résiste malgré tout à cette impression avec laquelle il joue. Roth remplace la sphère du socio-politique par celle de la religion : les pères s'effacent devant le Père qui a sacrifié son fils pour rédimmer l'humanité. Sans doute parce qu'il est marqué par l'emprise du totalitarisme et son mépris de la personne humaine. Quant à Boulgakov, il veut encore croire que la culture sera l'ultime recours pour un monde d'orphelins.

Notes

[1] Les citations seront faites à partir des éditions suivantes : M. Boulgakov, *La Garde blanche*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1997(abrégé en GB) ; Bulgakov, *Sobranie sočinij 3 t*, Moskva, Centrpoligraf, 2004 (BG) ; Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, Folio

- classique, 1990 (TR) ; Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, Paris, Seuil, Points, 1995 (MR), Joseph Roth, *Radetzky marsch*, Münche, DTV, 2006 (RM).
- [2] Sur la mondanisation, voir Yves-Michel Ergal, *Le Temps retrouvé ou la fin d'un monde*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- [3] TR, p. 79.
- [4] MR, p. 251.
- [5] MR, p. 293.
- [6] MR, p. 139.
- [7] Georges Duby, « CHEVALERIE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 9 octobre 2014. URL : <https://www-universalis--edu-com.nomade.univ-tlse2.fr/encyclopedie/chevalerie/>.
- [8] Il faut à ce propos remarquer que c'est cette précision qui ouvre le roman : « Les Trotta n'étaient pas de vieille noblesse » mais cette particularité n'est pas dysphorique : elle permet grâce à un raccourci historique, de manifester l'origine même de la noblesse et de dramatiser le déclin d'une lignée (MR, p. 13).
- [9] Ainsi quand Chojnicki s'en prend à l'anoblissement de aux fabricants de WC hongrois (MR, p. 169).
- [10] GB, p. 350 *et seq.*.
- [11] GB, p. 334.
- [12] GB, p. 1650.
- [13] TR, p. 4, 11.
- [14] TR, p. 127.
- [15] TR, p. 4.
- [16] TR, p. 59.
- [17] Voir *supra* note n° 7.
- [18] GB, p. 336.
- [19] MR, p. 324.
- [20] TR, p. 50.
- [21] *Lettres 1889-1936*, Cité par P. Chardin, *Roman de la conscience malheureuse*, Droz, Genève, 1998, p. 21, note n°37.
- [22] Le terme « héroïsme » est là. Voir TR, p. 50.
- [23] TR, p. 11.
- [24] TR, p. 45.
- [25] GB, p. 562 / BG, p. 282.
- [26] MR, p. 138.
- [27] MR, p. 310.
- [28] MR, p. 323/RM, p. 368-369.
- [29] MR, p. 325.
- [30] MR, p. 289. „Und es war dem Bezirkshauptmann, als er sich dennoch entschloss, die dienstliche Post zu lesen, als erfüllte er eine vergebliche und namenlose und **heroische** Pflicht, wie etwa der Telephonist eines sinkenden Schiffes“, MR, p. 328.
- [31] MR, p. 327/RM, p. 374.
- [32] MR, p. 334/« Und es gelang ihm, innerhalb einer einziger Nacht in der er nicht schlief, nicht ass und nicht trank, das eiserne und das goldene Gesetz des Zeremoniell zu durchbrechen“, RM, p. 383.

- [33] RM, p. 328.
- [34] RM, p. 381.
- [35] TR, p. 111.
- [36] TR, p. 109.
- [37] GB, p. 365 *et seq.*/ BG, p. 117 *et seq.*.
- [38] GB, Notice, 1605.
- [39] MR, p. 331.
- [40] MR, p. 329.
- [41] MR, p. 79.
- [42] TR, p. 157.
- [43] Voir Marianne Gourg, « Notice », in GB, p. 1604-1622.
- [44] MR, p. 380.
- [45] G. Mecchia, « Un coup de pistolet au milieu d'un concert: la Grande Guerre et l'irruption du présent dans le Temps de la *Recherche* », in S. Houppermans (ed.), *Marcel Proust aujourd'hui*, tome n°3, Rodopi, Amsterdam-New-York, 2005.
- [46] Carlo Ginzburg, *Adistance*, Paris, Gallimard, 2001.
- [47] TR, p. 118-119.
- [48] TR, p. 48.
- [49] TR, p. 127.
- [50] TR, p. 117.
- [51] TR, p. 130.
- [52] TR, p. 134.
- [53] TR, p. 50.
- [54] GB, p. 335.
- [55] GB, p. 353.
- [56] MR, p. 215.
- [57] TR, p. 9.
- [58] TR, p. 10.
- [59] TR, p. 133.
- [60] TR, p. 124.
- [61] TR, p. 11.
- [62] TR, p. 4.
- [63] TR, p. 105.
- [64] TR, p. 137.
- [65] GB, p. 437.
- [66] GB, Notice, p. 1616.
- [67] « De nos jours, le sentiment de l'honneur social, familial et individuel, qui était celui de M. von Trotta, nous paraît être le vestige de légendes incroyables et puérides », MR, p. 323.
- [68] MR, p. 311.
- [69] MR, p. 150.
- [70] MR, p. 325-329.
- [71] MR, p. 294.
- [72] GB, p. 301.
- [73] TR, p. 265.

[74] GB, p. 347.

[75] GB, p. 305.

[76] GB, p. 590-591.

[77] GB, p. 593.

[78] GB, p. 303 / BG, p. 64.

[79] GB, 514 / BG, p. 241.

[80] « C'est de façon toute simple et impropre à être exaltée dans les livres de lectures des écoles primaires et communales que mourut le petit-fils du héros de Solferino (*so einfach und zur Behandlung in Lesebüchern für die kaiser und königlichen österreichischenVolks – und Bürgerschulen ungeeignet war das Ende des Enkels des Helden von Solferino*). Ce n'est pas les armes à la main, mais avec deux seaux d'eau que mourut le lieutenant Trotta », MR, p. 385 / RM, p. 444.

[81] MR, p. 295.